

LA FAVORITE,

OPÉRA EN QUATRE ACTES,

PAR MM. GUSTAVE VAEZ ET ALPH. ROYER,

MUSIQUE DE M. GAETAN DONIZETTI,

Décors nouveaux de M. Lamy, Divertissemens de M. Petipa,
Costumes de M. Decourty.

PARIS, 2 DÉCEMBRE 1840; BRUXELLES, 11 AVRIL 1841.

(Conforme à la représentation.)



BRUXELLES.

J.-A. LELONG, IMPRIM.-LIB.-ÉDITEUR,

RUE DES PIERRES, n° 46.

LE SOIR, AU THÉÂTRE ROYAL.

—
1848

PERSONNAGES.

ACTEURS.

LÉONOR DE GUSMAN.

M^{lle} Julien.

FERNAND.

.....

ALPHONSE XI, roi de Castille.

M. Massol.

BALTHAZAR, supérieur du couvent de

Saint-Jacques de Compostelle.

M. Zelger.

DON GASPAR, officier du roi.

M. Jouard.

INEZ, suivante de Léonor.

M^{lle} Pétieux.

UN SEIGNEUR.

Seigneurs et Dames de la cour, une Cameraira-mayor,
Pages, Gardes, Moines de Saint-Jacques, Pèlerins.

L'action se passe dans le royaume de Castille, en 1340.

DANSES.

- 1° Introduction par le corps de ballet.
- 2° Pas de trois, par M. Murat, M^{mes} Lucile et Léontine Pougaud.
- 3° Pas mauresque, par M. et M^{me} Page.
- 4° Final général, par les premiers sujets et le corps de ballet.

LA FAVORITE,

GRAND-OPÉRA.

ACTE I.

Le théâtre représente l'extrémité d'une des galeries latérales, entourant le couvent de Saint-Jacques de Compostelle. Du côté droit on aperçoit entre la colonnade de la galerie des arbres et les tombes du cloître. A gauche se trouve l'entrée de la chapelle qui renferme les reliques de Saint-Jacques. Le fond du tableau est fermé par un mur d'enceinte, où s'ouvre une grille.

SCÈNE PREMIÈRE.

DES RELIGIEUX traversent la galerie pour se rendre dans la chapelle. FERNAND, sous la robe de novice, et BALTHAZAR, le supérieur, paraissent les derniers.

CHŒUR DES RELIGIEUX.

Pieux monastère !
De ton sanctuaire
Que notre prière
Monte vers les cieux !
Dans cette chapelle
Guidé par ton zèle,
Pèlerin fidèle,
Viens offrir tes vœux !

— Frères, allons prier, la cloche nous appelle.

Les moines entrent dans la chapelle, Balthazar va les suivre ; mais il aperçoit Fernand qui reste immobile, absorbé dans ses pensées. Il s'approche de lui.

SCÈNE II.

BALTHAZAR, FERNAND.

BALTHAZAR.

Ne vas-tu pas prier avec eux ?

LA FAVORITE.

FERNAND.

Je ne puis.

BALTHAZAR.

Aurais-je de ton cœur deviné les ennuis ?...
Dieu ne te suffit plus.

FERNAND.

Vous dites vrai, mon père !

Quand je vais par des vœux m'enchaîner sans retour,
Je jette malgré moi vers les biens de la terre
Un regard de douleur, de regrets et d'amour.

BALTHAZAR.

Parle, achève...

FERNAND.

A l'autel que Saint-Jacques protège,
Et que de pèlerins un peuple immense assiège,
Je priais... j'invoquais les anges radieux,
Quand l'un d'eux tout-à-coup vint s'offrir à mes yeux.

ROMANCE.

Premier Couplet.

Un ange, une femme inconnue,
A genoux, priait près de moi.
Et je me sentais, à sa vue,
Frémir de plaisir et d'effroi.
Ah ! mon père ! qu'elle était belle !
Et contre mon cœur sans secours,
C'est Dieu que j'implore... et c'est elle,
C'est elle !... que je vois toujours.

Deuxième Couplet.

Depuis qu'en lui donnant l'eau sainte
Ma main a rencontré sa main,
De ces murs franchissant l'enceinte,
Mon cœur rêve un autre destin.
A tous mes sermens infidèle,
Et du ciel cherchant le secours,

C'est Dieu que je prie, et c'est elle
Qu'en mon cœur je trouve toujours.

DUO.

BALTHAZAR.

Toi, mon fils, ma seule espérance,
L'honneur, le soutien de la foi...
Toi qui devais à ma puissance,
Bientôt succéder après moi !

FERNAND, *baissant la tête.*

Mon père, je l'aime.

BALTHAZAR, *avec douleur.*

Aimer !... toi !

Sais-tu que devant la tiare
S'apaise le sceptre des rois ?
Que ma main unit ou sépare,
Que l'Espagne tremble à ma voix ?

FERNAND.

Mon père, je l'aime.

BALTHAZAR.

Et tu crois

Au bonheur que promets une terrestre flamme !

Dis, sais-tu quelle est cette femme
Qui triomphe de ta vertu ?

Celle à qui tu donnes ton âme...

Son nom, son rang... les connais-tu ?

FERNAND, *avec passion.*

Non, mais je l'aime.

BALTHAZAR, *levant les mains au ciel.*

Oh ! perdu !

ENSEMBLE.

Va-t'en, insensé, téméraire !

Va loin de nous porter tes pas,

Et que Dieu plus que moi sévère,

Que Dieu ne te maudisse pas !

FERNAND.

Idole si douce et si chère,
O toi qui vois tous mes combats,
O toi mon seul bien sur la terre,
Veille sur moi, guide mes pas !

BALTHAZAR *arrête par la main Fernand, prêt à sortir,
et lui dit avec émotion :*

La trahison, la perfidie,
O mon fils, vont flétrir tes jours.
Parmi les écueils de la vie,
Comprends les dangers que tu cours !
Peut-être brisé par l'orage,
Tu voudras, pauvre naufragé,
Regagner en vain le rivage,
Et le port qui t'ont protégé.

FERNAND, *tombant à genoux.*

Bénissez-moi, mon père,

Je pars.

BALTHAZAR.

Va-t'en, insensé, téméraire !
Vers nous bientôt tu reviendras.
Dans sa justice ou sa colère,
Que Dieu ne te maudisse pas.

FERNAND.

Idole si douce et si chère,
O toi qui vois tous mes combats,
Sois mon seul bien sur cette terre !
Je pars ! je pars, guide mes pas !

Fernand sort par la grille du fond, et de loin tend les bras à
Balthazar, qui détourne la tête en essuyant une larme, et
entre dans la chapelle.

CHANGEMENT.

Le théâtre représente un site délicieux, sur le rivage de l'île de Léon. Des jeunes filles sont groupées sur le bord de la mer, et emplissent de fleurs des corbeilles; des esclaves suspendent aux branches des arbres de riches étoffes pour rendre l'ombrage plus épais; d'autres jeunes filles unissent des danses aux chants de leurs compagnes.

SCENE PREMIERE.

INEZ, JEUNES FILLES ESPAGNOLES.

CHOEUR.

Rayons dorés, tiède zéphyre,
De fleurs parez ce doux séjour,
Heureux rivage qui respire
La paix, le plaisir et l'amour.

INEZ.

Nous que protège sa tendresse,
Esclaves, par nos soins discrets,
De notre belle maîtresse
Sachons payer les bienfaits,
Silence! silence!
La mer est belle et l'air est doux.
C'est la nacelle qui s'avance;
Voyez là-has... la voyez-vous?

Les jeunes filles s'approchent du rivage et regardent dans le lointain.

CHOEUR.

Doux zéphyre, sois-lui fidèle,
Pour conduire sa nacelle
Aux bords où l'amour l'appelle,
A la voile sois léger;
Et ravis sur ton passage,
Pour embaumer cette plage,
Le parfum qui se dégage,
Du jasmin, de l'oranger.

SCÈNE II.

LES MÊMES, FERNAND, *paraissant sur une barque, entouré de JEUNES FILLES, et portant sur les yeux un voile qu'on lui enlève.*

FERNAND, *à la jeune fille qui l'aide à descendre de la barque.*

Gentille messagère et nymphe si discrète,
 Qui chaque jour protégez dans ces lieux
 Mon arrivée ou ma retraite,
 Pourquoi voiler ainsi mes yeux ?

Les jeunes filles détournent la tête et font signe qu'elles ne peuvent répondre.

Toujours même silence !

S'approchant d'Inez.

Et pourquoi, je te prie,

Ta mattresse si jolie,

Persiste-t-elle à me cacher

Son rang, son nom ? quels sont-ils ?

INEZ, *souriant.*

Impossible

De le savoir.

FERNAND.

Je ne puis l'arracher

Ce secret, il est donc terrible !

INEZ.

C'est celui de la senora.

Je l'aperçois, elle vous répondra.

Léonor entre et fait signe aux jeunes filles de s'éloigner.

SCÈNE III.

FERNAND, LÉONOR.

DUO.

LÉONOR.

Mon idole ! Dieu l'envoie,

Viens, ah ! viens que je te voie,
Ta présence fait ma joie !
Et d'ivresse remplit mon cœur.

FERNAND.

Pour toi des saints autels j'ai brisé l'esclavage.

LÉONOR.

Et depuis lors mon pouvoir protecteur
Veilla sur tes destins, et sur ce doux rivage
Conduisit en secret tes pas...

FERNAND.

Pour mon bonheur !

LÉONOR.

Pour ta perte, peut-être !

FERNAND.

Par pitié, fais-moi connaître
Quel péril pour nous peut naître ;
De ton cœur si je suis maître,
Quel malheur craindre ici-bas ?

LÉONOR.

Ah ! de mon sort que ne suis-je maîtresse ?

FERNAND.

Qui donc es-tu ?

LÉONOR.

Ne le demande pas.

FERNAND.

J'obéis... Mais un mot, un seul !... Si ta tendresse
A la mienne répond, partage mon destin,
Et du pauvre Fernand daigne accepter la main.

LÉONOR.

Je le voudrais... Je ne le puis !

FERNAND.

Qu'entends-je !

O destinée étrange,
O sort plein de rigueur !

LA FAVORITE.

LÉONOR, *à part.*

C'est Dieu... Dieu qui se venge,
Et qui brise mon cœur.

A Fernand, lui montrant un parchemin.

Songeant à toi plus qu'à moi-même,
Chaque jour je voulais te donner cet écrit...
J'hésitais chaque jour...

FERNAND.

Pourquoi ?

LÉONOR.

N'as-tu pas dit
Que pour ton cœur l'honneur était le bien suprême ?

FERNAND.

Je l'ai dit.

LÉONOR.

J'assurais par là ton avenir.
Mais il t'ordonne...

FERNAND.

Eh ! quoi donc ?

LÉONOR.

De me fuir.

FERNAND.

Jamais !

LÉONOR.

Il faut m'oublier et partir.

FERNAND.

Que moi je t'oublie !
Ne plus te revoir !
T'aimer, c'est ma vie ;
Sans toi, plus d'espoir.
Mon cœur qui se brise,
Sera froid, mon Dieu !
Avant qu'il te dise
Ce fatal adieu.
Maudit sur la terre,

Hélas ! sous quels cieux
 Traîner ma misère ?
 Où puis-je être heureux ?

LÉONOR.

Adieu ! pars ! oublie
 Ton rêve et nos vœux ;
 L'amour qui nous lie
 Nous perdrait tous deux.
 Mon âme, qui saigne
 De mille douleurs,
 Se brise et dédaigne
 La plainte et les pleurs.
 Adieu sur la terre !
 Et si jusqu'aux cieux
 Parvient ma prière,
 Tu dois être heureux !...

SCENE IV.

LES MÊMES, INEZ.

INEZ, *accourant toute tremblante.*

Ah ! madame, madame...

LÉONOR.

Qu'est-ce donc ?...

INEZ.

C'est le roi.

LÉONOR.

O ciel !

FERNAND, *surpris.*

Le roi !

LÉONOR, *à part.*

J'ai tressailli d'effroi
 Jusqu'au fond de mon âme !

A Inez.

Je te suis.

A Fernand, lui remettant le parchemin qu'elle lui a montré.

LA FAVORITE.

Tiens, lis,
 Et surtout obéis.
 Adieu ! pars ! oublie
 Ton rêve et nos vœux ;
 L'amour qui nous lie
 Nous perdrait tous deux.
 Mon âme, qui saigne
 De mille douleurs,
 Se brise et dédaigne
 La plainte et les pleurs.
 Adieu sur la terre !
 Et si jusqu'aux cieux
 Parvient ma prière,
 Tu dois être heureux !

FERNAND.

Que moi je t'oublie !
 Ne plus te revoir !
 T'aimer, c'est ma vie ;
 Sans toi, plus d'espoir.
 Mon cœur, qui se brise,
 Sera froid, mon Dieu !
 Avant qu'il te dise
 Ce fatal adieu.
 Maudit sur la terre,
 Hélas ! sous quels cieux
 Traîner ma misère ?
 Où puis-je être heureux ?

Léonor jette un dernier adieu à Fernand, puis sort avec précipitation.

SCÈNE V.

FERNAND, INEZ.

FERNAND, *qui a retenu Inez prête à suivre Léonor.*
 Celui qui vient la chercher...

INEZ.

Oh ! silence !

C'est le roi

FERNAND.

Je sais tout ; son rang, sa naissance
La rapprochent du trône... et moi !

Moi... malheureux, obscur et sans gloire...

INEZ.

Prudence !

Elle lui fait signe de se taire et s'enfuit.

SCENE VI.

FERNAND, *seul*

Je ne méritais pas son amour et son cœur.

Il regarde le parchemin que Léonor lui a remis, et pousse un cri de joie.

O ciel ! elle veut donc que j'en devienne digne !

Oui... ce titre, ce rang et cet honneur insigne !...

Moi... Fernand ! capitaine ! et par elle, ô bonheur !

AIR.

Oui, ta voix m'inspire,

Et sous ton empire,

Un double délire

M'exalte en ce jour ;

A toi je me livre,

L'espoir va me suivre,

Et mon cœur s'enivre,

De gloire et d'amour !

Adieu donc, doux rivage,

Témoin de mon bonheur !

Bientôt sous votre ombrage

Je reviendrai vainqueur !

Oui, ta voix m'inspire, etc.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une galerie ouverte, à travers laquelle on aperçoit les jardins et le palais de l'Alcazar.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, DON GASPAR.

LE ROI.

Jardins de l'Alcazar, délices des rois Maures !
Que j'aime à promener sous vos vieux sycomores
Les rêves amoureux dont s'enivre mon cœur !

DON GASPAR.

Du vaincu le palais appartient au vainqueur.
Par vous le Christ triomphe ! Ismaël fuit et tremble.

LE ROI.

Oui, les rois de Maroc et de Grenade ensemble
Ont près de Tarifa vu tomber le croissant.*

DON GASPAR.

A vous la gloire, sire !

LE ROI.

Oui, grâce au bras puissant
De Fernand, ce héros qu'un seul jour fit connaître,
Qui rallia l'armée et qui sauva son maître...
Je l'attends à Séville, et je veux dans ma cour
Aux yeux de tous honorer son courage.

DON GASPAR.

Du Saint-Père on annonce un important message.

LE ROI, *avec impatience et à part.*

De son sceptre sacré le poids devient trop lourd...

Don Gaspar, à qui le Roi fait signe de se retirer, s'incline
avec respect et sort.

* En 1340, Alphonse XI, roi de Castille, remporta près de Tarifa et sur les bords du Salado, une victoire complète sur les rois de Maroc et de Grenade réunis.

SCENE II.

LE ROI, *seul, regardant don Gaspar qui s'éloigne.*

Oui, tous ces courtisans dévorés par l'envie,
Avec Rome formant une ligue ennemie,
Ont contre mon amour dans l'ombre conspiré ;
Mais, moi seul, Léonor* ! seul je te défendrai.

AIR.

Léonor ! viens , j'abandonne
Dieu, mon peuple avec mon trône ;
Que ton cœur à moi se donne !
Rien par moi n'est regretté,
Si pour ciel et pour couronne
Il me reste ta beauté.

Léonor ! mon amour brave
Et la terre et le ciel pour toi ;
A tes pieds je suis esclave,
Mais l'amant se relève roi !
Rien ne peut finir l'ivresse
De mes jours liés aux tiens ;
Pour toujours, belle maîtresse !
Pour toujours tu m'appartiens.

Allant vers Don Gaspar, qui reparaît. le Roi lui dit :
Pour la fête, préviens
Toute ma cour.

SCENE III.

LE ROI, LÉONOR, *entrant avec INEZ et causant à demi-voix.*

LÉONOR.

Ainsi donc, l'on raconte...

* Léonor de Guzman, célèbre par sa beauté, son esprit et l'amour qu'elle inspira au Roi Alphonse XI, qui pour l'épouser voulut répudier sa femme.

INEZ.

Qu'il est vainqueur et glorieux.

LÉONOR, *avec joie.*

Fernand ! à lui la gloire !...

Apercevant le Roi.

O ciel !

A part.

A moi la honte...

Le Roi fait signe à Inez de se retirer, puis il s'approche de Léonor.

LE ROI.

Léonor ! tristement pourquoi baisser les yeux ?

LÉONOR.

Me croyez-vous heureuse ? justes cieux !

Quand j'ai quitté le château de mon père,

Pauvre fille abusée, hélas ! sur cette terre

Je croyais suivre un époux !...

LE ROI, *avec tendresse.*

Ah ! tais-toi !

LÉONOR.

Tu m'as trompé, Alponse ! En ce bois solitaire

Dont l'ombre cache mal la maîtresse du roi,

Le mépris de ta cour vient encore jusqu'à moi.

LE ROI.

Oh ! tais-toi !

DUO.

Dans ce palais règnent pour te séduire

Tous les plaisirs ! tu marches sur des fleurs.

Autour de toi, quand tu vois tout sourire.

Ange d'amour, d'où viennent tes douleurs ?

LÉONOR.

Dans vos palais, ma pauvre âme soupire,

Cachant son deuil sous l'or et sous les fleurs ;

Dieu seul le voit, sous mon triste sourire

Mon cœur flétri dévore bien des pleurs.

LE ROI.

Mais d'où vient donc cette sombre tristesse ?

LÉONOR.

Vous me le demandez... à moi !

Ah ! loin de votre cour, par pitié, par tendresse,
Laissez-moi fuir...

LE ROI.

Non, compte sur ton roi.

Pour réussir il faut me taire encore,
Mais avant peu, tu sauras, Léonore,
Ce que mon cœur a médité pour toi.

LÉONOR.

Le prince ne peut rien pour moi.

ENSEMBLE.

LE ROI.

Quoi ! mon amour, stérile flamme,
Est sans puissance pour son âme !
Est-il pourtant destin plus beau ?
Mais son bonheur semble un fardeau !

LÉONOR, *à part.*

O mon amour ! ô chaste flamme !
Brûle dans l'ombre de mon âme,
Consumes-toi comme un flambeau
Qui lui en vain dans un tombeau !

LE ROI.

Bientôt j'aurai brisé cet hymen qui me lie.

LÉONOR, *avec épouvante.*

Quoi !... la reine...

LE ROI.

Pour toi mon cœur la répudie.

LÉONOR.

Et l'église ?

LE ROI.

Qu'importe ? avant peu je promets
De placer sur ton front ma couronne...

LÉONOR.

Oh ! jamais !

LE ROI.

Je l'ai juré par le sceptre et l'épée.
 Quand brillera ma couronne à ton front,
 Dans cette cour à te perdre occupée,
 Tes ennemis devant toi trembleront.

LÉONOR.

Tremblez aussi ; car le sceptre et l'épée,
 Sous l'anathème en vos mains périront.
 Quoi ! moi, régner ! la couronne usurpée,
 Cercle de feu, me brûlerait le front.

LE ROI.

Que ta douleur s'arrête !
 Viens auprès de ton roi
 Prendre part à la fête
 Qu'il ordonne pour toi.

SCÈNE IV.

LE ROI, LÉONOR, SEIGNEURS *et* DAMES *de la cour*,
 PAGES *et* GARDES.

Les Seigneurs et les Dames s'avancent vers le Roi et s'inclinent. Le Roi conduit Léonor par la main jusqu'aux places où ils s'asseyent pour présider à la fête. Les Seigneurs se rangent. Des jeunes filles espagnoles et des esclaves maures paraissent et forment les danses. Dans le moment où la fête est le plus animée, Don Gaspar entre avec agitation.

SCÈNE V.

LES MÊMES, DON GASPAS.

DON GASPAS.

Ah ! sire !

LE ROI.

Qu'est-ce donc ?

DON GASPAS, *à demi-voix*.

Vous refusiez de croire

D'un fidèle sujet les avertissemens...
 Celle que vous comblez de fortune et de gloire
 Trahissait en secret son souverain.

LE ROI.

Tu mens !

DON GASPAR.

Ce billet qu'un esclave avait remis pour elle
 A sa confidente fidèle,
 A cette jeune Inez...

Il remet une lettre au Roi.

Sire, avais-je raison ?

LE ROI, *éloignant d'un geste les courtisans.*

Ah ! ce n'est pas possible !...

A Léonor, lui montrant la lettre sous les yeux.

Un autre ose t'écrire !...

LÉONOR, *reconnaissant l'écriture, à part.*

O ciel ! Fernand ! à peine je respire...

LE ROI.

Réponds.

LÉONOR.

Punissez-moi... je l'aime !

LE ROI.

O trahison !

Son nom ?

LÉONOR.

Je puis mourir, mais non pas vous le dire.

LE ROI.

Peut-être les tourmens t'y forceront.

LÉONOR.

Ah ! sire !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BALTHAZAR, *entrant, suivi par un MOINE qui porte un parchemin auquel pend le sceau papal.*

A l'apparition de Balthazar, une grande agitation se manifeste parmi les assistans.

LE ROI.

Quel est ce bruit... quel est l'audacieux ?

BALHAZAR.

Moi, qui viens t'annoncer la colère des cieux.

LE ROI.

Moine, que dites-vous !

BALHAZAR.

Roi de Castille... Alphonse !

Du saint-siège et du ciel j'apporte les décrets ;
Ne leur résistez plus, ou ma bouche prononce
L'anathème vengeur qui punit les forfaits.

LE ROI.

Je sais ce qu'un chrétien doit au chef de l'église,
Prêtre, n'oubliez pas ce qu'on doit à son roi.

BALHAZAR.

Vous voulez pour l'objet dont l'amour vous maîtrise
Répudier la reine et rompre votre foi.

LE ROI.

Je le voulais.

TOUS.

O ciel !

LE ROI.

Telle était ma pensée.

Sur son front ma couronne aurait été placée...
Quel que soit mon vouloir, je suis maître et seigneur
Et n'ai pour juge ici que moi-même.

BALHAZAR.

Malheur !

Redoutez la fureur
D'un Dieu terrible et sage ;
Il punit qui l'outrage,
Et pardonne au pécheur.
Vous bravez la tempête,
Imprudent ! et sans voir
Planer sur votre tête
L'ange du désespoir.

Vous tous qui m'écoutez, fuyez cette adultère ;
Fuyez, car cette femme est maudite de Dieu !

LÉONOR.

Juste ciel !

LE ROI.

Léonor.

BALTHAZAR.

Fuyez !

LE CHOEUR.

Quittons ce lieu !

LE ROI, avec fureur.

Ah ! de quel droit ?

BALTHAZAR.

Au nom du ciel et du Saint-Père !

Anathème sur eux, si, bravant nos décrets,
Demain ils ne sont pas séparés pour jamais !

ENSEMBLE.

LE ROI.

Ah ! qu'a-t-il donc ? Par sa haine insensée
Notre puissance est ici menacée !
Et la vengeance en mon âme blessée
Sommeillerait quand je commande en roi !
Ah ! que mon sceptre en cette main glacée
Plutôt se brise et périsse avec moi !

LÉONOR.

Ah ! qu'a-t-il dit ? cette horrible pensée !
Comme une infâme et bannie et chassée !
Le ciel ordonne, et mon âme insensée
Appelle en vain la vengeance du roi.
Ah ! pour cacher ma dépouille glacée,
C'est mon seul vœu, terre ingrate ! ouvre-toi !

BALTHAZAR, prenant des mains du Moine le parchemin
qu'il déroule aux yeux des assistans.

Du Saint-Père voici la bulle.

Tout le monde tombe à genoux.

Écoutez-moi !

Oui, du Seigneur la clémence est lassée !

Que Jézabel à l'instant soit chassée !

Le ciel ordonne, et cette âme insensée

Appelle en vain la vengeance du roi.

Vous, fuyez tous, car la foudre est lancée,

Et maudissez ce palais avec moi !

DON GASPAR *et* TOUTE LA COUR.

Le ciel le veut ! sa clémence est lassée !

Que cette femme à l'instant soit chassée !

L'homme de Dieu sur sa tête abaissée

Du châtiment fait descendre l'effroi !

Fuyons, fuyons, car la foudre est lancée,

Et ce palais va crouler sur le roi !

Léonor sort éperdue cachant sa tête dans ses mains. Tableau.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Une salle dans le palais de l'Alcazar.

SCÈNE PREMIÈRE.

FERNAND, *seul, entrant.*

Me voici donc près d'elle !

Obscur je l'ai quittée et je reviens vainqueur.

Lorsqu'en sa cour le roi m'appelle,

D'amour, plus que d'orgueil, je sens battre mon cœur.

Celle que j'aime en ce palais doit être...

Je vais la voir, enfin !... et la connaître.

Apercevant le Roi, il se retire modestement.

C'est le roi !

SCÈNE II.

FERNAND, *à l'écart*, LE ROI, *entrant tout pensif sans le voir*, DON GASPAR, *le suivant.*

DON GASPAR.

De son sort avez-vous décidé ?

LE ROI, *sans l'écouter, se parlant à lui-même.*
 Aux menaces d'un moine ainsi j'aurai cédé !

DON GASPAR.

Le roi se fera-t-il justice ?

LE ROI.

Que Léonor vienne, et d'Inez, sa complice,
 Assurez-vous.

Don Gaspar s'incline et sort.

LE ROI, *apercevant Fernand.*

C'est toi, viens, mon libérateur !

Ton roi te doit son salut.

FERNAND.

Et l'honneur

M'a bien payé.

LE ROI.

De ta vaillance

Toi-même ici fixe la récompense ;

Ma parole de roi te l'assure en ce jour.

FERNAND.

Sire ! au fond de mon âme,

Pauvre soldat, j'aime une noble dame ;

Je dois tous mes succès, ma gloire à son amour...

Accordez-moi sa main.

LE ROI.

Je le veux. Quelle est-elle ?

FERNAND, *apercevant Léonor qui entre.*

Ah ! je l'eusse nommée en disant la plus belle !

LE ROI, *stupéfait.*

Léonor !

SCENE III.

LÉONOR, LE ROI, FERNAND.

LÉONOR, *frappée de surprise à la vue de Fernand.*

Fernand, grand Dieu !

Devant lui paraître infâme.

LE ROI, *froidement.*

Fernand de votre amour, madame,
Vient de me faire ici l'aveu.

LÉONOR, *à part.*

Dans ses regards quel sombre feu !

LE ROI.

Pour vous, qui vous taisez... d'un coupable silence
Un autre roi peut-être aurait tiré vengeance...

Il s'arrête et reprend plus froidement.

Fernand me demandait à l'instant votre main...

LÉONOR.

Que dites-vous ?

LE ROI.

Et moi... moi, votre souverain,
Je la lui donne...

LÉONOR et FERNAND.

O ciel !

LE ROI.

Vous partirez demain.

S'adressant à Léonor avec amertume et tristesse.

Pour tant d'amour ne soyez pas ingrate ;
Lorsqu'il n'aura que vous pour seul bonheur,
Quand d'être aimé pour toujours il se flatte,
Ne le chassez jamais de votre cœur.

LÉONOR et FERNAND.

Est-ce une erreur, est-ce un songe qui flatte
L'illusion qui caresse mon cœur.

LE ROI.

Que dans une heure un serment vous enchaîne !
A l'autel.

FERNAND.

O mon prince, à genoux
Laissez-moi vous bénir, tout mon sang est à vous !

LE ROI, *bas à Léonor.*

Et vos sermens pour lui, vous les tiendrez sans peine,

Vous vouliez me tromper en courtisane, et moi...
Léonor, je me venge en roi.

Le Roi sort, amenant Fernand.

SCENE IV.

LÉONOR, *seule et tombant dans un fauteuil.*

Qui, lui, Fernand, l'époux de Léonor !

L'ai-je bien entendu ?

Tout me l'atteste, et mon cœur doute encore
De ce bonheur inattendu...

Se levant brusquement.

Moi, l'épouser ! oh ! ce serait infâme !

Moi, lui porter en dot mon déshonneur !

Non, non ; dût-il me fuir avec horreur ;

Il connaîtra la malheureuse femme

Qu'il croit digne de son cœur.

AIR.

O mon Fernand ! tous les biens de la terre,
Pour être à toi mon cœur eût tout donné ;

Mais mon amour, plus que la prière,

Au désespoir, hélas ! est condamné.

Tu sauras tout, et par toi méprisée,

J'aurai souffert tout ce qu'on peut souffrir,

Si ta justice alors est apaisée,

Fais-moi mourir, mon Dieu ! fais-moi mourir !

Venez, cruels, qui vous arrête ?

Mon châtement descend du ciel.

Venez tous, c'est une fête !

De bouquets parez l'autel.

Qu'une tombe aussi s'apprête !

Et jetez un voile noir

Sur la triste fiancée

Qui, maudite et repoussée,

Sera morte avant ce soir.

LÉONOR, INEZ.

LÉONOR.

Inez, viens.

INEZ.

Qu'ai-je appris?... Fernand ! il vous épouse ?

LÉONOR.

Lui m'épouser ! La fortune jalouse
 N'avait pas réservé tant de bonheur pour moi.
 Qu'il sache tout avant de m'engager sa foi.
 Va... dis-lui que je fus la maîtresse du roi...
 Après un tel aveu, s'il part, s'il m'abandonne,
 Je ne me plaindrai pas... mais à mon repentir
 Comme un Dieu s'il pardonne,
 Le servir à genoux, l'aimer et le bénir,
 Sera trop peu. Pour lui je suis prête à mourir.
 Dis-lui cela... que du moins par moi-même
 Il sache tout...

Elle sort.

INEZ.

Oui, madame, comptez
 Sur mon zèle... je cours sans retard...

SCÈNE VI.

INEZ, DON GASPAR, *entrant par la droite avec la
 Cameraira-mayor.*

DON GASPAR, à Inez.

Arrêtez !

Du roi l'ordre suprême
 Veut qu'à l'instant je m'assure de vous.
 Madame, il faut me suivre.

INEZ, *troublée.*

O ciel, protège-nous !

Don Gaspar conduit Inez jusqu'auprès de la Cameraira-
 mayor qui l'emmène.

SCENE VII.

DON GASPAR, TOUTE LA COUR, puis LE ROI et
FERNAND.

CHOEUR.

Déjà dans la chapelle
Dont la voûte étincelle,
La voix du prêtre appelle
Devant Dieu les époux.
Qu'autour d'eux l'on s'empresse,
Et que pour eux sans cesse
Brillent gloire et richesse
Et les jours les plus doux.

FERNAND, *entrant avec le Roi.*

Ah ! de tant de bonheur mon âme est enivrée.

Rêve accompli, faveur inespérée !

De ces nobles seigneurs je puis marcher l'égal.

LE ROI, *à Fernand.*

Pour qu'on sache à la cour combien je vous honore,
Vous qui m'avez sauvé ; vous le vainqueur du Maure,
Comte de Zamora... marquis de Montréal !...

Fernand fait un geste de surprise.

A vous ce titre...

Détachant un collier de chevalerie qu'il porte.

A vous cet ordre encore...

Fernand met un genou en terre, et le Roi lui passe l'ordre
autour du cou.

DON GASPAR, *à voix basse aux Seigneurs qui l'entourent.*
Qu'en dites-vous, messieurs ?

UN SEIGNEUR.

Les rois sont généreux.

DON GASPAR.

C'est payer en honneurs la honte et l'infamie !

LE SEIGNEUR.

Cet hymen est donc vrai ?

DON GASPAR.

Le prince les marie.

Entre eux tout est d'accord, et ce pacte honteux

Doit arrêter les foudres de l'église.

Tenez, c'est Léonor... la nouvelle marquise.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LÉONOR, *entrant pâle, vêtue de blanc et entourée de quelques Dames. A sa vue le Roi sort avec douleur.*

LÉONOR, *à part.*

Je me soutiens à peine !... O justice des cieux !

Que me réservez-vous ? Il reçut mon message,

Par l'nez il sait tout... Je n'ai plus de courage...

Apercevant Fernand qui la contemple avec amour.

O ciel ! c'est lui ! vers moi ses yeux

Se lèvent sans courroux.

FERNAND, *s'approchant de Léonor.*

L'autel est prêt, madame.

LÉONOR.

O mon Dieu !

FERNAND.

Vous tremblez ?

LÉONOR.

Oui, de joie !

DON GASPAR, *aux Seigneurs qui l'entourent.*

Ah ! l'infâme !

FERNAND, *à Léonor.*

Venez ! appuyez-vous

Sur le bras d'un époux.

Fernand sort, conduisant Léonor par la main. Les Dames et une partie des Seigneurs les suivent.

SCÈNE IX.

DON GASPAR, *un groupe de SEIGNEURS.*

DON GASPAR.

Quel marché de bassesse !

LES SEIGNEURS.

C'est trop fort ! par ma foi !

DON CASPAR.

Épouser la maîtresse...

LES SEIGNEURS.

La maîtresse du roi.

DON GASPAR.

Venir de la province...

LES SEIGNEURS.

Sans nom, sans biens acquis.

DON GASPAR.

Le roi l'a fait marquis...

LES SEIGNEURS.

Messieurs, il sera prince !

DON GASPAR.

D'Alcantara lui donner le collier

Et des trésors...

LES SEIGNEURS.

Un rang, de la puissance !

TOUS.

De ses vertus et de la complaisance,

Il fallet bien payer l'aventurier...

Les Seigneurs sortis avec le cortège reparaissent; les autres vont au devant d'eux et semblent leur demander les détails de la cérémonie. Le mariage est fait. Tous les Gentilshommes témoignent leur indignation.

CHOEUR.

Ah ! que du moins notre mépris qu'il brave

A son orgueil vienne mettre une entrave.

Que nul de nous ne cherche sa faveur,

Qu'il reste seul avec son déshonneur.

SCENE X.

LES MÊMES, FERNAND.

FERNAND, avec ivresse.

Pour moi du ciel la faveur se déploie.

Ah ! messeigneurs... ah ! partagez ma joie,
Soyez témoins de mon bonheur.

Elle est à moi, cette femme adorée !
Est-il un bien plus rare... oh ! dites.

DON GASPAR, LES SEIGNEURS, *froidement.*

Oui, l'honneur.

FERNAND.

L'honneur !... sa noble loi me fut toujours sacrée,
Je l'ai reçu pour dot en mon berceau...
Pas un seul de ces biens, aujourd'hui mon partage,
Ne vaut cet héritage.

LES SEIGNEURS.

Il en est un pourtant qui vous semble plus beau.

FERNAND.

Qu'avez-vous dit ? De cette injure
J'aurai raison !... Mais non, j'ai mal compris.

Ah !... je vous en conjure ?

Prouvez-le-moi... Votre main, mes amis !

TOUS, *retirant leurs mains.*

Ce titre... trouvez bon qu'à l'avenir... marquis,
Nous ne l'acceptons plus de vous.

FERNAND.

Ah ! cet outrage

Vous le patrez.

Il veut du sang !

TOUS.

Eh bien ! vous en aurez !

FERNAND.

Marchons !

SCENE XI.

LES MÊMES, BALTHAZAR.

BALTHAZAR.

Où courez-vous ? De cette aveugle rage
Arrêtez les effets, chrétiens ! et tremblez tous.
Du ciel sur cet hymen j'appelle le courroux.

FERNAND, *accourant vers Balthazar.*

Dieu !... Balthazar !

BALTHAZAR, *le serrant dans ses bras.*
Fernand.

DON GASPAR, *avec ironie.*

L'époux de Léonor.

BALTHAZAR, *se dégageant de ses bras et le repoussant.*
O ciel !

FERNAND.

Qu'ai-je donc fait ?

BALTHAZAR.

C'est toi qu'on déshonore !

FERNAND.

Comment ai-je souillé mon nom ? répondez-moi.

TOUS.

En épousant la maîtresse du roi !

FERNAND, *attéré.*

La maîtresse du roi !

Éclatant.

Quoi ! Léonor !... L'enfer brûle ma tête !

BALTHAZAR.

Ignorais-tu ?...

FERNAND, *avec une fureur croissante.*

La maîtresse du roi !

Tout leur sang et le mien !...

BALTHAZAR, *regardant au dehors.*

Arrête !

Ils se rendent ici.

FERNAND.

C'est bien ; je les attends.

BALTHAZAR.

Fuis !

FERNAND.

Oh ! non, je prétends

Me venger.

LA FAVORITE.

BALTHAZAR.

Que vas-tu faire ?

FERNAND.

Dieu seul le sait, mon père.

TOUS.

Quels regards menaçans !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE ROI, *donnant la main à LÉONOR.*FERNAND, *allant au devant du Roi.*

Sire, je vous dois tout, ma fortune et ma vie,

Le titre de marquis... ma nouvelle splendeur.

Des dignités... de l'or... tous les biens qu'on envie ;

Mais vous vous êtes, monseigneur,

Payé trop chèrement au prix de mon honneur.

LE ROI.

O ciel !... de son âme.

Dans sa loyauté,

S'indigne et s'enflamme

La noble fierté.

Ah ! l'injuste outrage

Qui flétrit son roi,

Rongit mon visage

De honte et d'effroi !

FERNAND.

Péris ! pacte infâme

Qui m'a trop coûté,

Honneur, noble flamme !

Rends-moi ma fierté.

J'affronte l'orage ;

Je connais mes droits,

Qui brave l'outrage

Peut braver les rois.

LE ROI.

Écoutez-moi, Fernand...

FERNAND.

J'ai tout appris, altesse...

LÉONOR, *à part*.

Il ne savait donc pas...

FERNAND.

C'est pour une bassesse

Qu'on m'a choisi.

LE ROI, *avec colère*.

Marquis !

FERNAND.

Ce nom n'est pas le mien ;

Et des présents du roi je ne veux garder rien.

Se tournant vers les Seigneurs qui l'ont insulté.

Messieurs, rendez-moi votre estime...

Du sort, pauvre victime,

Je pars, et n'emporte d'ici

Que le nom de mon père...

LÉONOR, *à part, avec égarement*.

Inez, où donc est-elle ?

DON GASPAR, *à voix basse à Léonor*.

Inez est prisonnière.

LÉONOR, *accablée*.

Oh ! tout m'est éclairci.

FERNAND, *détachant de son cou l'ordre qu'il a reçu du Roi*.

Ce collier qui paya l'infamie !

Je vous le rends !

Il tire son épée.

Cette épée avilie,

Qui de nos ennemis naguère était l'effroi,

Je la brise... à vos pieds ! car vous êtes le roi !

Je maudis cette alliance,

Je maudis l'indigne offense

Que sur moi, pour récompense,

Vous jetiez avec de l'or.

LA FAVORITE.

Roi ! gardons, vous la puissance,
Moi, l'honneur, mon seul trésor !

LÉONOR, *au Roi.*

Grâce, ô roi ! pour son offense,
Sur moi tombe ta vengeance.

A Fernand qui la repousse.

Noble cœur ! de sa souffrance
Sur moi pèse le remord ;
Mais écoute ma défense,
Ou bien donne-moi la mort !

LE ROI.

Ah ! c'est trop de ma clémence
Protéger tant d'insolence !
Tremble, ingrat ! car ton offense
Fait sur toi planer la mort.
Mais non... Fuis... car ta vengeance
Est aussi dans mon remord !

BALTHAZAR.

Roi, déjà pour vous commence
Du pécheur la chute immense :
Sur le trône est la souffrance,
Sous la pourpre est le remord !

A Fernand.

Viens, mon fils, dans sa clémence
Dieu peut seul t'ouvrir un port !

DON GASPAR *et* LE CHOEUR.

Déjà de notre insolence
Sur nous pèse le remord.
Qu'elle est noble sa vengeance !
Mais je tremble pour son sort !...

Mouvement général. Fernand sort suivi de Balthazar, les Seigneurs ouvrent respectueusement leurs rangs pour le laisser passer et s'inclinent devant lui.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre représente le cloître du couvent de Saint-Jacques. A droite, se trouve le portique de l'église; et en face, une grande croix élevée sur un socle de pierre. Çà et là, des tombes et des croix de bois. Le jour naissant éclaire seulement la partie découverte du cloître, les premiers plans sont encore obscurcis par les ombres que projettent les murs de l'église.

SCENE PREMIERE.

RELIGIEUX. BALTHAZAR. *Des RELIGIEUX sont prosternés au pied de la croix; d'autres, dans l'éloignement, creusent leurs tombes et répètent par intervalles :*

Frères, creusons l'asile où la douleur s'endort!

Un Religieux introduit des pèlerins qui se dirigent vers l'église et s'arrêtent devant le portique ou paraît Balthazar.

BALTHAZAR

Les cieux s'emplissent d'étincelles,
Vers Dieu montez avec transport,
Cœur pur des pénitens fidèles,
Assis dans l'ombre de la mort!

Les Religieux répètent la prière de Balthazar, puis s'éloignent à travers les arcades du cloître; les pèlerins entrent dans la chapelle. Un seul Religieux est resté debout, immobile, la figure caché dans ses mains, c'est Fernand.

SCENE II.

BALTHAZAR, FERNAND.

BALTHAZAR, *s'approchant de Fernand.*

Dans un instant, mon frère,
Un serment éternel
Vous arrache à la terre
Pour vous lier au ciel.

FERNAND.

Quand j'ai quitté le port pour l'orage du monde,

Vous me l'aviez bien dit : « Mon fils, tu reviendras ! »
 Me voici : je reviens cherchant la paix profonde,
 Et l'oubli que la mort offre ici dans ses bras.

BALTHAZAR

Du courage, Fernan !; lorsque Dieu vous appelle,
 Ne pensez plus qu'à lui ; votre vœu prononcé
 Entre le monde et vous est un tombeau placé.

FERNAND.

Vous me quittez ?

BALTHAZAR.

Entrez dans la chapelle.

Près d'un novice arrivé cette nuit,
 Malade... jeune encore... le devoir me conduit.

FERNAND, *levant les yeux au ciel.*

Jeune aussi !

BALTHAZAR.

Pauvre fleur par l'orage abattue,
 Qui va mourir, peut-être !

FERNAND.

Oh ! oui, la douleur tue.

Balthazar va prendre les mains de Fernand, comme pour relever son courage, puis il sort.

SCÈNE III.

FERNAND, *scul.*

La mattresse du roi ! Dans l'abîme creusé,
 Sous un piège infernal ma gloire est engloutie,
 Et de mon triste cœur l'espérance est sortie
 Ainsi que d'un vase brisé.

ROMANCE.

Ange si pur, que dans un songe
 J'ai cru trouver, vous que j'aimais !
 Avec l'espoir, triste mensonge !
 Envolez-vous et pour jamais !
 En moi, pour l'amour d'une femme,

De Dieu l'amour avait faibli :
Pitié ! je t'ai rendu mon âme,
Pitié, Seigneur, rends-moi l'oubli !
Ange si pur, que dans un songe, etc.

SCENE IV.

FERNAND, BALTHAZAR, LES RELIGIEUX.

BALTHAZAR.

Es-tu prêt? viens!

FERNAND.

Mon père, à la chapelle

Je vous suis.

BALTHAZAR.

Viens, mon fils, qu'à toi Dieu se révèle.

Balthazar et Fernand entrent dans la chapelle, les Religieux les suivent en silence. Léonor paraît sous l'habit d'un novice, elle se place devant le porche de l'église, cherchant à distinguer les traits des Religieux qui passent la tête baisée sous leurs capuchons.

SCENE V.

LÉONOR, seule.

Fernand ! Fernand ! pourrai-je le trouver !
Ce monastère est-il l'asile qu'il habite ?
Sous cette robe sainte, ô mon Dieu, que j'irrite,
Jusques à lui permets-moi d'arriver.
Par la douleur ma force est épuisée,
Je vais mourir... oui ! merci de ce don !

Prends mon âme brisée,

Mais qu'au moins de Fernand j'emporte le pardon.

CHOEUR DES RELIGIEUX, dans l'église.

Que du Très-Haut la faveur t'accompagne,
Vœux du fidèle, adorable tribut.
Entendez-vous du haut de la montagne,
La voix de l'ange annonçant le salut ?

LÉONOR.

Qu'entends-je ? c'est un vœu qui de l'autel s'élève,
Une âme que le ciel à cette terre enlève.

FERNAND, *dans l'église.*

Je me consacre à te servir, Seigneur !
Viens, que ta grâce illumine mon cœur.

LÉONOR.

Cette voix ! c'est bien lui ! lui ! perdu pour la terre.
Ange, remonte au ciel ! je suis ce cloître austère,
Mais... je ne puis, la mort glace mon sang !
Elle tombe épuisée au pied de la croix.

SCÈNE VI.

LÉONOR, FERNAND.

FERNAND, *sortant de l'église avec agitation.*

Mes vœux sont prononcés... Et malgré moi descend
Dans mon âme inquiète
Une terreur secrète...

J'ai fui loin de l'autel.

LÉONOR, *essayant de se soulever.*

Mon Dieu ! je souffre...

J'ai froid.

FERNAND.

Regardant autour de lui.

Qu'entends-je ? Sur la terre
Un malheureux !
S'approchant.

Relevez-vous, mon frère.

LÉONOR.

C'est lui !

FERNAND, *reculant avec horreur.*

Grand Dieu !

LÉONOR.

Ne me maudissez pas.

FERNAND.

Va-t'en d'ici ! de cet asile
Tu troubleras la pureté ;
Laisse la mort froide et tranquille
Faire son œuvre en liberté.

Dans son palais ton roi t'appelle
 Pour te parer de honte et d'or ;
 Son amour te rendra plus belle,
 Plus belle et plus infâme encor !

LÉONOR.

Jusqu'à ce monastère
 En priant, j'ai marché .. les ronces et la pierre
 Ont meurtri mes genoux.

FERNAND.

Vous qui m'avez trompé, de moi qu'espérez-vous ?

LÉONOR.

D'une erreur sur tous deux la peine, hélas ! retombe.
 J'ai cru qu'tnez pour moi

Vous avait tout appris ! dans un pardon j'eus foi.
 Croyez-moi ! l'on ne ment pas au bord de la tombe.
 Mon triste aven ne put jusqu'à vous parvenir...
 Fernand... faites-moi grâce à mon dernier soupir !

CANTABILE.

Fernand ! imite la clémence
 Du ciel à qui tu t'es lié.
 Tu vois mes pleurs et ma souffrance,
 Ecoute la pitié.
 Pour moi qui traîne ici ma honte,
 La terre, hélas ! n'a plus de prix ;
 Mais que mon âme au ciel remonte
 Pure au moins de ton mépris.

FERNAND.

Ses pleurs ! sa voix jadis si chère,
 Portent le trouble dans mes sens ;
 Sur ton élu, Seigneur, descends !
 Arme son cœur pour la prière.

LÉONOR.

Entends ma voix jadis si chère,
 Vois quel trouble agite mes sens ;
 Et dans la nuit où je descends

Ne repousse pas ma prière !

FERNAND.

Adieu ! laissez-moi fuir.

LÉONOR.

Désarme ta colère,

Oh ! ne me laisse pas mourir dans l'abandon.

Vois mes pleurs, ma misère...

Un seul mot de pardon !

Par le ciel, par ta mère,

Par la mort qui m'attend !

FERNAND.

Va-t'en, va-t'en !

LÉONOR.

Pitié ! je t'en conjure

Par l'amour d'autrefois.

FERNAND.

Pour la pitié quand elle abjure,

Tout mon amour se réveille à sa voix.

LÉONOR.

Miséricorde à cette heure suprême !

Ou sous tes pieds écrase-moi.

FERNAND.

Ah ! Léonor !

LÉONOR.

Grâce !

FERNAND

Relève-toi...

Dieu te pardonne.

LÉONOR.

Et toi ?

FERNAND.

Je t'aime !

FERNAND.

Viens, je cède éperdu

LÉONOR.

C'est mon rêve perdu

Au transport qui m'enivre, Qui rayonne et m'enivre !

Mon amour t'est rendu, Son amour m'est rendu,
Pour t'aimer je veux vivre. Mon Dieu ! laisse-moi vivre !

A Fernand.

Viens, j'écoute en mon cœur Abandonne ton cœur
Une voix qui me crie : A la voix qui te crie :
Dans une autre patrie Dans une autre patrie
Va cacher ton bonheur ! Va chercher le bonheur.

FERNAND.

Fuyons ce monastère.

LÉONOR. *avec épouvante.*

O ciel ! et ton salut !

On entend le chœur des Religieux dans l'église.

Monte vers Dieu, dégagé de la terre,
Vœu du fidèle, adorable tribut.

LÉONOR.

Entends-tu leur prière ?

C'est Dieu qui t'éclaire.

FERNAND.

A toi j'abandonne mon sort.

LÉONOR.

Oh ! le remords m'assiège ;

Tes vœux ! songe à tes vœux.

FERNAND.

Mon amour est plus fort.

Viens ! pour te posséder je serai sacrilège.

LÉONOR, *défaillant.*

Non, du ciel la faveur

Le retient sur l'abtne...

C'est la main du Sauveur

Qui t'épargne ton crime.

Moi, j'accepte mon sort...

Fernand, Dieu me protège...

Sois sauvé du sacrilège

Sois sauvé par ma mort.

FERNAND.

Viens, fuyons.

LA FAVORITE.

LÉONOR.

Je ne puis... ma vie est terminée.

FERNAND.

Mon Dieu !

LÉONOR.

Mais, je meurs pardonnée.

Fernand, je te bénis.

Adieu, dans le tombeau nous serons réunis.

FERNAND.

(Elle meurt.)

Au secours ! au secours !

Se penchant sur le corps de Léonor inanimée.

C'est ma voix qui t'appelle ;

Rouvre les yeux, c'est moi... ton époux!... vain effort !

Au secours ! au secours !

SCÈNE VII.

LÉONOR, étendue sur la terre ; FERNAND, BALTHAZAR, sortant de l'église suivi par les RELIGIEUX.

FERNAND, à Balthazar.

Venez, venez .. c'est elle !

BALTHAZAR.

Silence !

Il s'approche de Léonor et rabaisse le capuchon sur ses cheveux déroulés.

Elle n'est plus !

FERNAND.

Ah !

BALTHAZAR, aux Religieux.

Le novice est mort,

Priez pour lui, mes frères.

FERNAND.

Et vous prierez demain pour moi.

LES RELIGIEUX, tombant à genoux.

Dieu du pardon, que mes prières

Portent cette âme jusqu'à toi !

FIN. C177985